

NTELA

____ N° 03, Vol. 1, Janvier-Juin 2022 ____



ISSN : 2789-3588

**Revue du Centre Universitaire de Recherche
sur l'Afrique (CURA)**

Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines/Université Marien
Ngouabi, Brazzaville (République du Congo)
BP : 2642, E-mail : cura.congobrazza@gmail.com
Tél. : + 242 066690087 / 055769593 / 044108897

Couverture : Figure de chasseur bantou de l'Afrique centrale. Statuette collectée par le Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire (actuelle Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de l'Université Marien Ngouabi), entre les années 1975 et 1980. Dans les langues kongo de cette sous-région, le bon chasseur est justement appelé « *NTELA* ». Par métonymie, ce nom symbolise l'homme constamment animé par la quête des savoirs et des connaissances ; un scientifique qui cherche, qui trouve et qui partage ses trouvailles avec les autres au moyen de la publication.

Les opinions exprimées dans les différents textes publiés ici sont celles de leurs auteurs. Elles n'engagent nullement la Revue *NTELA*

Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines/Université Marien
Ngouabi, Brazzaville (République du Congo)
E-mail : cura.congobrazza@gmail.com

NTELA

_____ N° 03, Vol. 1, Janvier-Juin 2022 _____

ISSN : 2789-3588

**Revue du Centre Universitaire de Recherche
sur l'Afrique (CURA)**

Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines/Université Marien
Ngouabi, Brazzaville (République du Congo)
BP : 2642, E-mail : cura.congobrazza@gmail.com
Tél. : + 242 066690087 / 055769593 / 044108897

Publications semestrielles de la Revue NTELA

Directeur de publication

Yvon-Norbert GAMBEG

Rédacteur en chef

Jean Félix YEKOKA

Comité de rédaction

Jacques Nkeoua Oumba, Paul Kibangou, Régina Patience Ikemou, Rony Dévyllers Yala Kouanzi, Samuel Kidiba, Dieudonné Mouakouamou Mouendo, Didace Kevin Kouloungou Boungou, Jean-Bruno Bayette, Dreid Miché Kodja Manckessi.

Comité scientifique

Jean-François Owaye, Professeur, Université Omar Bongo (Gabon), Miche-Alain Mombo, Professeur, Université Marien Ngouabi (Congo), Georges-Claude Tshund'Olela, Professeur, Université de Kinshasa (RD. Congo), Omer Massoumou, Professeur, Université Marien Ngouabi (Congo), Françoise Blum, Professeur, Université Paris 1, Panthéon Sorbonne (France), Bienvenu Boudimbou, Maître de Conférences, Université Marien Ngouabi (Congo), Joachim Emmanuel Goma-Thethet, Professeur, Adon Simon Affessi, Maître de Conférences, Université Peleforo Gon Coulibaly Korhogo (Côte d'Ivoire), Université Marien Ngouabi (Congo), Dieudonné Tsokini, Professeur, Université Marien Ngouabi (Congo), Pierre Yvon Ndongo Ibara, Professeur, Université Marien Ngouabi (Congo), Joseph Zidi, Maître de Conférences, Université Marien Ngouabi (Congo), Henri Yambéné Bomono, Professeur, Université Yaoundé 1 (Cameroun), Jean Félix Yekoka, Maître de Conférences, Université Marien Ngouabi (Congo), Rogacien Tossou, Maître de Conférences, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), Université Marien Ngouabi (Congo), Yvon-Norbert Gambeg, Professeur, Université Marien Ngouabi (Congo), Sophie Pulchérie Tape, Maître de Conférences, Université Peleforo Gon Coulibaly Korhogo (Côte d'Ivoire), Amuri Mpala Lutébélé, Professeur, Université de Lubumbashi (RD. Congo), Didier Ngalebaye, Maître de Conférences, Université Marien Ngouabi (Congo).

SOMMAIRE

Éditorial	13
------------------	----

Articles

I. HISTOIRE

Karl Laman et l'évangélisation de la vallée du Niari (1909-1947) : une étude hymnologique Aris Cristel KIBAMBA KIBOULOU, Joseph ZIDI	19
Immigration, religion et schisme politique en Côte d'Ivoire de 1990 à 2010 Kouakou Laurent ASSOUANGA	41
Les procès politiques dans l'histoire congolaise (1968-1978) Étanislas NGODI	57
La politique de développement routier en Côte d'Ivoire de 1960 à 1980 Loukou Bernard KOFFI	81
Korékipra : un village musulman en pays bété (côte d'ivoire) Diakaridja OUATTARA	95
Femme et voile dans la société musulmane au Cameroun du XIX ^e au XX ^e siècle Liliane Dalis ATOUKAM TCHEFENJEM	111
Monseigneur Anatole Milandou, Archevêque Émérite de Brazzaville : vie et œuvres (1946-2021) Armand Brice IBOMBO	143
Le réseau routier ivoirien : contribution d'un système de transport dans la croissance et le développement de la Côte d'Ivoire de 1960 à 2000 Laurent Abé ABÉ	161
Appropriation de la lagune par les Aïzi : patrimonialité et mythe de la domanialité des génies, du XVIII ^{ème} siècle à 1930 Éric PETE	181

Essai d'analyse historique du bellicisme beembe du XVIII ^e au XX ^e siècle	
Serge Rufin KAYA BILALA	203
État de mise en œuvre de l'Agenda 2063 de l'Union africaine (2013-2019) : opportunités et défis	
Wend-Vénègda Arsène DIPAMA	223
Les changements sociaux en pays odzokru : les classes d'âge à l'épreuve de la modernité	
Nome Rose De Lima ESSOH	249
Le Conseil de gouvernement de Côte d'Ivoire face aux problèmes de l'éducation de 1957 à 1958	
Yao Marcel KOUAKOU	271
Organisation et problèmes du réseau ferroviaire (CFCO-COMILOG) au Congo de 1921 à 2018	
Bertin Gualbert MBANI	291

II. GÉOGRAPHIE

La commercialisation du riz local en Côte d'Ivoire : acteurs et circuit de distribution dans la région du Goh (centre-ouest de la Côte d'Ivoire)	
Koffi Joachim KOTCHI	315
Les eaux usées dans la ville de Touba (Côte d'Ivoire) : entre pollution du cadre de vie et moyen de production agricole	
Bazoumana DIARRASSOUBA, Karidia DIOMANDÉ	333
Caractérisation des crues et perception endogène des populations dans la basse vallée du bassin versant de l'Ouémé à Bonou au Bénin	
Sophiatou SEIDOU, Hilaire S. AIMADE, Cintia Karen K. A. AHOUANOGBO, Émile Y. ATIYE, Marc SOHOUNNON, Expédit W. VISSIN	351
Les enjeux fonciers et socioéconomiques de l'agriculture urbaine à Korhogo (Nord de la Côte d'Ivoire)	
Tiéoura Hamed COULIBALY	379
L'Histoire des savanes ouest-africaines	
Ali DIABIGUILE	397

Stratégies de sécurisation et modes d'accès au foncier urbain à
Korhogo, au nord de la Côte d'Ivoire
Yéboué Stéphane Koissy KOFFI, Foungnigué Robert OUATTARA 411

Valorisation des potentialités touristiques en faveur du développement
local du département de Kounahiri (Côte d'Ivoire)
Djénan Marie Angèle KARAMOKO 431

III. PHILOSOPHIE

De la légende de l'incapacité du Négro-Africain à philosopher.
Réflexion sur les enjeux du rétablissement de la conscience historique
Anselme MBEMBA-MPANDZOU 447

Le jeu dans l'éducation chez Platon et Aristote : un paradigme pour une
culture de la paix sociale
Koudou François OZOUKOU 473

La continuité et la discontinuité comme marque de progrès scientifique
dans l'épistémologie bachelardienne
Yves Romaric GOLI KOUASSI 479

De l'éducation à l'humanisme chez Jean-Jacques Rousseau : condition
de possibilité de paix et de respect des droits de l'homme dans la
prévention contre l'extrémisme violent au Mali
**Nacouma Augustin BOMBA, Belko OUOLOGUEM, Souleymane
KÉÏTA** 497

La problématique de la propriété foncière en Afrique : une lecture à
l'aune de l'éthique de John Locke
N'guessan Julien KOUAMÉ 515

Crise du paradigme démocratique dans la modernité politique en
Afrique : quelles approches philosophiques ?
Komla FADEME 533

L'avenir de l'espèce humaine et le transhumanisme
Kadio Mathieu ANGAMAN 535

Penser et construire l'Université du présent en Afrique
Ayuba LAWANI 551

ÉDITORIAL

Faut-il le rappeler ? En janvier 2021, malgré les perturbations que connaît le monde à cause de la crise sanitaire due au Covid-19, le Centre Universitaire de Recherche sur l'Afrique (CURA) décidait de lancer un appel à contribution pour le premier numéro de la revue *Ntela* à paraître en juin de la même année. Celui-ci paraîtra dans les délais prescrits, avec des textes venus du Congo, du Cameroun, de la Côte-d'Ivoire et de la France. La machine était alors lancée.

Il subsistait tout de même quelques incertitudes. L'on se posait, entre autres, les questions de savoir si l'on tiendrait la promesse de produire un numéro par semestre, si l'on aurait assez de textes pour chaque numéro, et surtout, si l'on serait capable de tenir le rythme, de gérer les flots des sollicitations et d'être toujours dans les délais, avec la même rigueur et la même volonté. Pour ce faire, nous nous faisons une promesse : tenir bon, quelles qu'en soient les circonstances et les difficultés. C'est dans cette perspective que, malgré le prolongement de la crise sanitaire, les gestionnaires de la revue *Ntela* vont réussir à faire paraître, en décembre 2021, le numéro deux, en deux volumes. L'engouement des chercheurs à diffuser leurs trouvailles malgré le climat de morosité qui règne en ce moment était tel que, des douze articles que comptait le premier numéro, la revue était passée à une cinquantaine, venus d'horizons variés, mais de plus en plus centrés sur l'espace africain. C'était la preuve que la marche de *Ntela* était appelée à se poursuivre.

Après ce deuxième pas de *Ntela*, somme toute réussi, voici le troisième numéro ! Comme dans le précédent, il compte deux volumes constitués chacun d'articles venus d'horizons différents, de domaines variés, mais toujours liés aux lettres et aux sciences sociales et humaines. C'est ici la preuve évidente du parcours fulgurant que réalise la revue *Ntela* dans sa contribution à la diffusion des résultats sur la recherche en Afrique. C'est aussi la preuve de l'audience dont elle bénéficie progressivement de la part des Universitaires africains et de la diaspora. La tâche s'avère ardue, interminable et grande, mais noble. Voilà pourquoi le CURA mobilise toutes ses ressources afin de mériter la confiance que lui témoigne la communauté savante et universitaire.

Depuis les temps les plus anciens, l'Afrique s'est toujours placée du côté de l'histoire, soit en tant qu'actrice, soit comme victime des dynamiques qui expliquent la marche du monde. Les épisodes de la traite négrière écumante et de la colonisation ont été particulièrement

violents pour elle. Heureusement, ceux-ci n'ont guère réussi à ôter à l'Afrique ce qu'elle a de plus cher : son identité construite autour de ses us et coutumes, ses valeurs culturelles fondamentales qui constituent l'étiquette de son âme et qui proclament la beauté de son humanisme.

En effet, même après les chroniques de l'esclavage et de la colonisation, l'Afrique est restée un « continent convoité », menacé par de graves crises, des violences terribles et des perturbations conjoncturelles et structurelles. Leurs *modus vivendi* sont régulièrement interrogés, tant les défis que l'Afrique est appelée à relever restent permanents. La vie rurale et urbaine, les avatars politiques des choix opérés dans les sphères publiques, les épidémies, les violences de tous genres, les mutations imposées par les prouesses des nouvelles technologies et de l'intelligence artificielle, le terrorisme, les migrations, la faim, les changements climatiques et leurs conséquences subséquentes, les crises institutionnelles et éducatives, le foncier, sont autant de problèmes complexes qui se présentent aux Africains en termes de défis à relever. *Ntela* observe que les universitaires africains, chacun dans son domaine, investissent davantage le champ de ces questions, pour interroger la place de l'Afrique dans le monde et pour évaluer ses capacités de résilience en vue d'être maître de son destin. C'est dire que l'engouement des chercheurs africains vis-à-vis des problèmes qui minent leurs sociétés et face aux enjeux de l'heure est une attitude qui tend à réduire significativement le vaste pré-carré de réflexions et d'analyses que des chercheurs venus d'ailleurs se sont taillé en Afrique depuis des lustres.

C'est là un signe positif ! Positif aussi est ce choix d'ouvrir des brèches entre chercheurs afin qu'ils se placent sur des trajectoires des courants féconds. Le choix de *Ntela* d'être une revue interdisciplinaire est totalement assumé, car il permet un dialogue entre disciplines, entre auteurs, ainsi que cela s'observe à travers les articles publiés dans ce 3^e numéro. Ce premier volume compte vingt-neuf textes, repartis de la manière suivante : quatorze textes consacrés aux sciences historiques, sept d'obédience géographique et huit d'essence philosophique. Dans ce volume, l'Histoire se fait la part belle.

Dans les textes de ce volume, quelles qu'en soient les approches et les orientations choisies, les auteurs s'intéressent aux sociétés africaines d'hier et d'aujourd'hui, dans leur variété identitaire, leur complexité phénoménologique et leur diversité culturelle. Tout cela pour dire que l'Afrique est une et plurielle. Les problématiques saillantes y tournent autour du développement socioculturel et économique, des religions,

des croyances, de leur incidence sur l'environnement socioculturel et sur les questions d'altérité. En félicitant les auteurs pour cet investissement spirituel et intellectuel, *Ntela* souhaite une bonne pérégrination savante à ses lecteurs !

Professeur Yvon-Norbert Gambeg
Directeur de publication

III. PHILOSOPHIE

L'avenir de l'espèce humaine et le transhumanisme

Kadio Mathieu ANGAMAN*

Résumé

Le progrès des biotechnologies remet en cause la possibilité d'être soi-même, c'est-à-dire qu'il donne à l'homme le pouvoir de dé/reconstruire, de falsifier et de remodeler le génome humain. Cette perspective dont l'objectif est de produire des êtres humains sans défaut paraît contre nature. Pour les bioconservateurs, cette attitude transhumaniste vient en violation des principes éthiques de l'inviolabilité de la nature sacrée de l'homme, créature divine. Il est impérieux d'éviter ces dérives scientifiques qui menacent de soumettre l'homme au totalitarisme technologique capable de déconstruire ou reconstruire sa nature réelle, authentique. Cependant, l'authenticité de la nature humaine constitue le point de discordance qui sépare les bioconservateurs ou les traditionalistes des transhumanistes. Ces derniers prétendent sauver l'humanité de l'eugénisme sauvage et criminel classique en l'introduisant dans un autre dit moderne et plus humanisant : le transhumanisme. On le voit c'est cette capacité et cette possibilité qu'a l'homme, d'améliorer, d'augmenter, de parfaire sa nature et mettre ainsi fin à la souffrance de l'homme que les biotechnologies s'attèlent à promouvoir. Mais, l'être biotechnologique est-il un être humain ou un être technique ? Comment venir à bout de cette dérive de l'ingénierie procréatique ? Habermas, H Jonas et F. Fukuyama, à travers leur éthique substantielle et universelle militent en faveur de la protection de la nature humaine.

Mots-clés

Transhumanisme, Biotechnologie, Bioconservateur, L'humain, Homme augmenté.

Abstract

The progress of biotechnology calls into question the possibility of being oneself, that is to say, it gives man the power to de/reconstruct,

*Enseignant-chercheur, Département de philosophie, spécialité Histoire des Sciences et Bioéthique à l'Université Alassane Ouattara Bouaké, Côte d'Ivoire (Côte d'Ivoire) / E-mail : angamankadio@gmail.com

falsify and reshape the human genome. This perspective whose objective is to produce human being without blemish seems against nature. For bioconservators, this transhumanist attitude violates the ethical principles of the inviolability of the sacred nature of man, a divine creature. It is imperative to avoid these scientific excesses which threaten to subject man to technological totalitarianism capable of constructing or reconstructing authentic real nature. However, the authenticity of human nature is the point of contention that separates bioconservatives and traditionalists from transhumanists. We see it is this capacity this possibility that man has, to improve, to increase, to perfect his nature and thus put an end to the suffering of man that biotechnologies are striving to promote. But is the biotechnological being a human being or technical being? How to overcome this drift of procreative engineering? Habermas, Hans Jonas and F. Fukuyama brought their substantial and universal ethnicity advocate for the protection of human nature.

Keywords

Augmented man, Biotechnology, Bioconservator, Human, Transhumanism.

Introduction

Du mythe à la religion en passant par la raison, l'histoire de l'humanité est sujette à beaucoup d'aléas. Soucieux de mener une vie dénuée de toutes difficultés, la raison humaine se prend en charge en empruntant le chemin prescrit par R. Descartes (2000, p. 99) faisant d'elle le « maître et possesseur de la nature ». Sans ignorer que les forces de l'univers se résument en ces quatre éléments fondamentaux que représentent l'eau, l'air, le feu et la terre, leur connaissance confère le pouvoir nécessaire pour que l'homme d'aujourd'hui devienne le maître de l'univers et s'éloigne par conséquent du dogme qui entoure la saisie objective du cosmos. Désormais responsable de son histoire, il tient le gouvernail de son existence, le dirige et le manipule à souhait sur la base des prescriptions scientifiques et technologiques. Cette *volonté de puissance* qui caractérise l'homme alimentant davantage sa curiosité, son esprit de recherche semble se heurter à un abus dans le domaine particulier des technosciences biomédicales. Cette orientation, mieux, cette branche des

technosciences semble franchir le seuil autrefois interdit parce que relevant de la compétence des dieux de la manipulation génétique, précisément de l'amélioration de l'humain. En empruntant cette voie, la biotechnologie pense aider l'homme en augmentant ses capacités physiques, cognitives, émotionnelles et morales. On parle ainsi de transhumanisme. Défini selon L. Ferry, (2006, p. 41) comme « un vaste projet d'amélioration de l'humanité actuelle sur tous les plans, physique, intellectuel, émotionnel et moral grâce aux progrès des sciences et en particulier des biotechnologies », le transhumanisme est une pratique visant à améliorer ou à combler les insuffisances naturelles et à développer des performances quantitatives et qualitatives. Pris sous cet angle, le transhumanisme semble être source de bonheur puisque tout ce qui relève des insuffisances liées à la constitution biologique peut être corrigé ou amélioré.

Ce projet salubre selon les progressistes, ne peut nier les dérives dont il est l'acteur. Les bioconservateurs s'insurgent contre cette pratique déshumanisante qui fait de l'homme un objet scientifiquement et technologiquement manipulable. La quête de l'amélioration de l'humain ou la volonté des biotechnologies de faire de l'humain un super-homme semble déboucher sur sa réification, remettant en cause son caractère sacré en tant que créature divine. La technique contemporaine à vocation totalitaire, transgresse les normes conservatrices des valeurs humaines. Elle modifie sans cesse les relations de l'homme au temps, à lui-même et à la société. Mieux, l'espoir de l'humanité s'évanouit quotidiennement devant les menaces sans cesse grandissantes sur l'homme et son milieu. Tout se passe comme si le progrès technique est signe de destruction. D'où les interrogations ci-après : Quel est l'avenir de l'espèce humaine face au transhumanisme ? (1) La biotechnologie peut-elle aider l'homme à s'améliorer ? Et d'ailleurs, (2) est-il possible de parvenir à l'amélioration de l'humain sans le déshumaniser ?

En empruntant la méthode analytique et critique, l'on tentera de faire la lumière sur le transhumanisme à travers ces différentes interrogations. En traitant un tel sujet, on veut montrer l'importance de l'éthique et de la bioéthique face aux déboires des technosciences-biomédicales. L'on veut mettre l'humanité devant ses propres responsabilités en s'appuyant sur la bioéthique pour mieux apprécier le progrès des biotechnologies.

1. Du transhumanisme thérapeutique au projet de l'homme augmenté

Le progrès irréversible de l'univers technique entendu comme la conséquence logique de la rationalité instrumentale soulève des questions éthiques plus que préoccupantes pour l'homme en général et le philosophe en particulier. Les résoudre ne peut se faire sans convoquer les éthiciens et bioéthiciens, particulièrement Luc Ferry, G. Hottois, F. Fukuyama, J. Habermas et bien d'autres figures emblématiques de la question éthique et bioéthique. Notre réflexion porte sur la question du transhumanisme c'est-à-dire l'évolution que les nouvelles technologies s'apprêtent à soumettre l'homme.

Parler de transhumanisme, c'est d'abord remonter le temps, c'est-à-dire recourir à l'Antiquité. La médecine depuis la Grèce Antique, est celle qui consiste à « réparer » dans le vivant ce qui avait été « abîmé » par la maladie » (L. Ferry, 2006, p.10). Avec cette forme de médecine, le domaine d'intervention du médecin était essentiellement ou—exclusivement thérapeutique. Il s'agissait de restaurer la santé « c'est-à-dire l'harmonie du corps biologique comme le juge celle du corps social. On cherchait le retour à l'ordre après le désordre, la restauration de l'harmonie après l'apparition de la maladie, biologique ou sociale par des agents pathogènes ou des criminels » (L. Ferry, 2006, p.11). La pratique médicale depuis l'Antiquité oscille entre le pathologique et le normal. Loin de toute manipulation génétique, les médicaments pour la thérapie sont destinés à restituer l'état normal de l'organisme humain. Pour être précis, « les médicaments et la thérapie (...) vont conduire à une facette (...) du bien-être » (N. Le Devedec, 2013, p.275).

Mais, l'homme étant un être qui aspire au mieux-être et disposant du pouvoir pour y parvenir, c'est-à-dire animé de *volonté de puissance* - cette théorie nietzschéenne qui s'oppose à l'idée de conservation de soi - laisse éclore l'idée d'amélioration de soi. C'est cette idée à caractère mélioratif qui semble « se déployer et s'affirmer chez les biologistes et les informaticiens à travers la manipulation de la nature en l'homme » (A. L. Tsala Mbani, 2017, p.99) ou transhumanisme.

Cependant, entre la thérapie et le transhumanisme, il paraît difficile de trouver une ligne de démarcation. Mieux, le transhumanisme fait partie intégrante des soins que le médecin apporte à son patient, c'est-à-dire qu'il peut être considéré comme la version améliorée ou spécialisée de la médecine thérapeutique. En 1946 l'Organisation

Mondiale de la Santé avait donné de la santé la définition suivante : « la santé est un état de complet bien-être physique, mental, et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité »¹. Dans cette définition, le transhumanisme s'y trouve puisque la condition heureuse d'existence est évoquée. Pour dire vrai, la démarcation entre la thérapie et l'homme amélioré est très mince et presque insaisissable, « dépassée et dépassable, en particulier grâce à la convergence de ces nouvelles technologies qu'on désigne sous l'acronyme « NBIC : nanotechnologie, biotechnologie, informatique (big data, internet des objets) et cognitivisme (intelligence artificielle et robotique) » (L. Ferry, 2006, p.11) qui ont apporté un changement rapide dans la médecine. Il est éprouvant de trouver une ligne de démarcation entre thérapeutique et amélioration. Quoiqu'on dise, la médecine doit évoluer en passant de la thérapie à la création (d'une espèce hybride homme-machine) pour ne plus avoir seulement à guérir mais aussi à améliorer, à augmenter les capacités humaines (L. Ferry, 2006, p.14) par le biais « du passage insensible du thérapeutique à l'augmentatif ». On peut considérer le projet transhumaniste comme celui qui assure l'héritage des Lumières « affirmant la perfectibilité humaine et refusant d'enfermer l'individu dans une nature rigide de l'optimisme scientifique »². Mais cet optimisme scientifique est sujet à controverse.

2. Les controverses du projet transhumaniste

Le projet transhumaniste connaît des fortunes diverses et l'on se doit de le prendre avec beaucoup de recul devant l'éclat de son étoile qui s'annonce avec espoir comme l'avènement des *Lumières* face au dogme religieux. Cette expérience historique qui a conduit à l'instrumentalisation de la raison et qui finalement a laissé l'humanité dans l'impasse, donne un arrière-goût amer quant à croire à un contenu humanisant du projet transhumaniste. Cette position, tendance des bioconservateurs se heurte à la conception rigide des bioprogressistes qui placent une foi inébranlable en la capacité des technosciences à faire de l'homme le maître de son destin.

¹ Citation qui figure en préambule de la constitution de l'OMS définissant le mot « *santé* » depuis 1946.

² Luc FERRY, 2016, résumé de La révolution transhumaniste, 1 commentaire.

2.1. *L'humain amélioré, un projet humanisant*

Asymptotique au scientisme, « les transhumanistes répondent invariablement que, si la recherche scientifique n'est pas entravée, mais au contraire encouragée et financée, rien ne permet de déclarer a priori que l'espoir d'enrayer les différentes formes de pathologies liées à cette sénescence qui nous menace tous soit hors de portée » L. Ferry (2006, p.99). Le projet scientifique d'améliorer la nature de l'homme et de mettre fin à toutes les insuffisances cognitives, physiques, émotionnelles et morales, trouve son origine dans l'Antiquité. Dans la Grèce Antique, par exemple, pour parvenir à une société plus humaine ou éviter la souffrance à de nouveau-nés qui souffrent de malformation congénitale ou toutes autres formes d'insuffisances, les Grecs les mettaient à mort. « Ainsi en décidant les spartiates, qui précipitent du haut d'une falaise les nouveau-nés (...) jugés tarés et ratés » (F. Quéré, 1991, p.171). Cette sélection fondée sur la théorie de *sélection naturelle* de Darwin, vise une société d'hommes sans défaut, une société d'hommes améliorés.

La convergence des NBIC avec la modernité donne une allure accélérée au mouvement transhumaniste qui regroupe des scientifiques, des philosophes, et des acteurs de l'économie numérique pour aider l'homme à augmenter ou améliorer ses capacités. Cela montre que le progrès scientifique et technologique a également amélioré les pratiques sélectives de l'Antiquité en l'humanisant, c'est-à-dire en faisant l'économie de la vie individuelle et éviter des dérives telles que : « nous voulons des individus qui soient en bonne santé, de bon naturel, émotionnellement stable, sympathiques et astucieux. Nous ne voulons pas d'idiots, d'imbéciles et de criminels » (F. Fukuyama, 2002, p.156). Conforme à la théorie de sélection naturelle de Darwin, la quête de l'homme meilleur envisagée par la Grèce antique et adoptée par l'Occident à travers l'esclavage et antisémitisme revêt d'un caractère sauvage et criminel. Par conséquent, « il serait absurde et irresponsable de fermer la porte aux révolutions que la science peut très probablement réaliser encore pour le bien de l'humanité dans la lutte contre le vieillissement et les maladies génétiques incurables, voire pour l'amélioration de l'espèce humaine toute entière » (L. Ferry, 2006, p.100). Toute forme d'exploit réalisé par le progrès scientifique et technologique est le fruit d'un engagement risqué et audacieux. Sans risque et sans audace, l'existence humaine serait engloutie dans le dogmatisme et dans des

pratiques anachroniques enveloppées dans des considérations morales statiques, fixes. En fait, les perspectives scientifiques pour l'amélioration des conditions humaines, « c'est en les entravant qu'on commettrait une faute, pas en les favorisant » (L. Ferry, 2006, p.100). L'homme en tant qu'*homo faber* a toujours milité en faveur de l'amélioration de sa condition d'existence. Il est salubre de savoir qu'avec des améliorations biomédicales, l'homme puisse compenser certaines de ses insuffisances naturelles et « résoudre les problèmes que nous avons-nous-mêmes créés tels que la pollution, la surpopulation, le réchauffement climatique, les êtres humains devraient augmenter leurs capacités intellectuelles et peut-être mêmes morale » (A. Buchanan, 2011, p.61). Les biotechnologies viennent comme un soulagement pour mettre fin à l'eugénisme sauvage de l'Antiquité pour légitimer celui des temps modernes. L'idée d'imperfectibilité de la nature humaine est abordée par Engelhardt. Pour lui, la nature humaine est perfectible si on s'en tient à certaines personnes qui sont loin d'être des hommes au sens plein du terme, c'est-à-dire « les vieillards impotents, les nourrissons et les embryons » (J. C. Guillebaud, 2001, p.163-164). Cet auteur écrit à juste titre :

L'utilisation de ces derniers, pour la recherche ou la culture cellulaire ne lui pose aucun problème de principe. Cette vision pragmatique et désacralisante du corps humain en général est relayée en Europe par certains essayistes ou philosophes très favorables aux avancées de la biotechnologie. C'est le cas du Belge Gilbert Hottois pour qui le corps est un « produit factuel et contingent (...) modifiable et opérable suivant des finalités déterminées par les hommes ». Il rejette toute idée du corps « qui serait à respecter comme tel en vertu d'une nécessité et d'une obligation onto-théologiques.

Malgré tout, le projet scientifique de l'augmentation de l'homme ne peut se réaliser sans dérives.

2.2. Les dérives du projet transhumaniste, une désontologisation de la nature humaine.

De prodigieuses réalisations allant dans le sens de l'amélioration des capacités humaines ont été accomplies et d'autres en cours. Tout ce travail scientifique ne peut se concevoir sans problèmes : le

prolongement de la vie, la surpopulation, le nouveau rapport à la vie, etc. La quête de la perfection est loin d'être un rêve,

il ne s'agit pas de réaliser un rêve de perfection, (...) mais de suivre des règles de prudence et de bienfaisance d'une sagesse toute pragmatique, attentive à repérer, parmi les moyens fournis par la technologie biomédicale, ceux qui peuvent permettre d'éviter d'ajouter la souffrance à la souffrance, ou de surmonter le douloureux dilemme : ne pas avoir d'enfant/ avoir un ou plusieurs enfants gravement handicapés (P. A. Taguieff, 1994, p.200).

Donc pour Taguieff, le projet transhumaniste vise à contourner la fatalité génétique à travers l'instrumentalisation du progrès technique. Cette conception semble s'inscrire dans une sorte d'eugénisme libéral tel que conçu par J. Habermas (2002, p.35) :

C'est là un argument qui au demeurant, (...) sert déjà aujourd'hui à défendre un eugénisme libéral qui ne reconnaît pas de frontière entre les interventions à des fins d'amélioration, mais laisse aux préférences individuelles des acteurs du marché le choix des finalités qui président aux interventions destinées à modifier les caractéristiques génétiques.

Les règles morales dans la perspective kantienne paraphrasée ici dit que l'on doit considérer toute personne en toute circonstance comme une fin et jamais comme un moyen. Cependant, la biomédecine si on peut se permettre, abuse de l'homme en l'utilisant comme un moyen, disposant de ses gènes ou les manipulant à souhait. Mieux, la technique procréatique de réimplantation développe une attitude qui prête à croire qu'elle a le droit de disposer sans contrainte de la vie à des fins de sélections. Si G. Hottois épouse cette conception parce que c'est l'occasion pour améliorer la condition humaine, alors, qu'il sache que pour J. Habermas (2002, p.36-37)

se transforme la perception culturelle de la vie humaine anténatale avec pour conséquence l'abrasion de notre sensibilité morale au profit des coûts et des bénéfices. Aujourd'hui, nous décelons encore ce qu'a d'obscène une telle pratique réifiante et nous nous demandons si nous aimerions vivre dans une société qui s'achète des ménagements narcissiques pour ses propres préférences au prix de l'insensibilité eu égard aux fondements naturels et normatifs de la vie.

On est face à une réalité, l'instrumentalisation et la réification du génome humain qui sape la sensibilité morale au profit de l'intérêt capitaliste et des fantasmes narcissiques. Les manipulations génétiques à des fins mélioratives modifie, étouffe « notre tradition et notre culture fondées sur l'idée d'une vie humaine naturelle et l'intuition de la valeur de celle-ci, fut-elle prénatale » (A. L. Tsala Mbani, 2017, p.27). En s'engageant sur le chemin des manipulations génétiques, surtout le diagnostic préimplantatoire et la recherche sur les cellules souches, l'humanité emprunte un virage dangereux de l'auto-instrumentalisation et de l'auto-optimisation des fondations biologiques de l'homme. Aujourd'hui, le principe éthique de l'inviolabilité de la personne humaine est transgressé parce que le désir de perfection de la nature humaine devient un moyen de prévention et de certitude pour avoir un enfant sans défaut. Or, l'être humain appartient à une espèce ou à un genre faisant partie intégrante de l'univers qu'il partage avec d'autres espèces vivantes. Il possède par conséquent une nature qui lui est spécifique, inaltérable et inviolable conformément aux principes éthiques. « C'est précisément cette identité générique, c'est-à-dire cette nature humaine partagée par l'ensemble de l'espèce, que la technologie génétique ambitionne fortement de désontologiser, c'est-à-dire d'ôter toute substantialité, toute quiddité et toute naturalité » (A. L. Tsala Mbani, 2017, p.30). Deux sortes d'être humain verraient le jour à l'issue de ce processus : une catégorie naturellement engendrée et l'autre *fabriquée* ou *artificielle*. La ligne de démarcation entre les deux catégories d'homme est tellement difficile à concevoir qu'elle affectera « la compréhension que nous avons jusque-là de nous-mêmes du point de vue d'une éthique de l'espèce humaine et (...) la compréhension qu'aura d'elle-même une personne génétiquement programmée » (J. Habermas, 2002, p. 40). Habermas dévoile par son éthique, *l'éthique de l'espèce humaine*, la réalité qui est la, nôtre, c'est-à-dire notre responsabilité devant les dérives du progrès biotechnologique. Même si la Bible laisse entendre que l'homme est essentiellement faillible, non parfait à travers le péché originel, c'est céder à un mépris de soi que de choisir soi-même d'être ce que l'on désire puisqu'originellement l'homme n'a pas disposé de ce choix. Le choix opéré dans les temps modernes se présente comme une violation et un mépris des principes de bases de la nature humaine et une aliénation biotechnologique, c'est-à-dire produit de la détermination de l'autre.

La liberté humaine réside dans les relations interhumaines et non dans une pseudo-liberté, celle de décider de ce que les autres doivent être. (A. L Tsala Mbani 2017, p.39) soutient cette idée en ces termes :

L'existence d'une personne ne doit dépendre de celle d'une autre. L'intervention dans le génome d'une vie humaine interpersonnelle, même animée par les meilleures intentions, aurait pour conséquence de rompre irrémédiablement la symétrie, c'est-à-dire l'égalité de droit entre les individus, ébranlant ipso facto les fondements même de l'éthique habermassienne de la discussion. Toute initiative d'égalisation visant l'amélioration des humains par les moyens autres que symboliques, c'est-à-dire éducationnels et communicationnels, est simplement contre nature et contre raison. La naissance d'individus naturellement inégaux, conséquence du hasard génétique, est éthiquement correcte, car les inégalités et les handicaps factuels n'hypothèquent en rien l'égalité de droit. En revanche, les réaménagements et les réajustements eugéniques intentionnels entraînant une égalité de fait ruinerait cette égalité de droit.

Génétiquement programmé, ontologiquement inférieur et déshumanisé, l'homme/technique représente pour les bio conservateurs, un problème moral et éthique d'une extrême gravité qu'on pourrait qualifier de « terrorisme ontologique » (Tsala Mbani). L'instrumentalisation de l'homme laisse un arrière-goût amer qui tend « à confondre droits et intérêts » de la communauté (F. Fukuyama, 2002, p.193).

Mais si les biotechnologies transgressent les normes éthiques et morales, pour s'enliser dans des déviations qui mettent en mal le patrimoine génétique, quelle attitude doit-on adopter pour éviter que la nature humaine recouvre son caractère sacré ?

3. La riposte philosophique face aux dérives des biotechnologies

La philosophie, discipline axiologique « ne peut plus échapper à des prises de position substantielles » (J. Habermas, 2002, p.24) pour infléchir le projet de réification de la nature humaine que développe la technologie génétique. A. L Tsala Mbani (2017, p.31) s'inscrit dans la même perspective quand il écrit : « une éthique rationaliste et universaliste s'impose pour infléchir cet élan de réification de la personne humaine, à défaut de le stopper ». Par son éthique de

l'espèce humaine, Habermas veut donner un contenu humain au progrès des biotechnologies. Il s'agit « de fonder universellement la valeur de l'essence humaine concrétisée dans chaque individu fût-il embryonnaire » (A. L Tsala Mbani, 2017, p.32). Si la bioéthique se veut respectueuse de ses propres principes, qu'elle reconnaisse sans pression que la dignité humaine est inscrite en lettre d'or dans ces principes fondamentaux. La dignité humaine, le caractère sacré de la vie et l'inviolabilité de cette vie sacrée ainsi que celui de liberté ne sont pas exclus des principes bioéthiques sur lesquels se fondent les transhumanistes pour prétendre dynamiser les perspectives biotechnologiques. C'est pour dire précisément que

la dignité de la personne humaine réside dans sa nature bio-spirituelle, c'est-à-dire sa nature d'être spirituel incarné, doué de raison et libre. La dignité signifie que la personne est au-dessus de toute estimation, de tout prix et ne doit, dans aucun cas, être réduite à un instrument. Elle est incompatible avec toute idée de marchandisation même d'une infime partie du corps humain (A. L Tsala Mbani, 2017, p.32-33).

L'être humain étant une valeur sacrée inestimable, il ne doit en aucun cas être utilisé comme un moyen mais plutôt comme celui pour qui tous les moyens sont mobilisés pour qu'il soit épanoui, heureux sans être aliéné et altéré. Il faut éviter de faire de l'homme ce qu'il n'est pas naturellement afin d'éviter le « risque de mutation de conscience » (A. L Tsala Mbani, 2017, p.35), c'est-à-dire le complexe ou la conscience que l'individu a de sa nature, d'être conçu des mains de l'autre comme lui, à qui il doit son existence, sa présence au monde, son génome. Écoutons A. L Tsala Mbani (2017, p. 35) à ce sujet :

Le fait qu'il soit le produit d'un paradigme projeté par quelqu'un d'autre, et qu'on ait intervenu pour modifier certaines des caractéristiques de son appareil génétique, il se pourrait que dans la perception objectivante qu'il acquiert sur lui-même, que la perspective d'avoir été fabriqué l'emporte sur celle d'un corps vivant naturel. La probabilité est grande pour qu'un homme génétiquement programmé vive avec la conscience que ces caractères héréditaires ont été manipulés dans l'intention d'exercer une influence quelconque sur son phénotype, ce qui correspond à l'instrumentalisation.

S'appréhender comme un être fabriqué ou un être autre que soi, est antinomique à la liberté personnelle, à la responsabilité au sens sartrien du terme. On pourrait dire désormais que, l'homme a son mot à dire dans la conception embryonnaire de l'homme et ce, durant toute son existence. Un pas de géant vient d'être franchi, mais *un géant aux pieds d'argile* ou, à en croire les transhumanistes, l'homme serait son propre dieu sur terre, il n'est soumis à aucun déterminisme biologique ou universelle source de toute procréation. La responsabilité du créateur tant clamée par le christianisme ou les religions monothéistes semble être défiée voire remise en cause. H. Arendt (1961 et 1983, p.17) écrit à ce sujet :

Le commencement nouveau qui se produit dans le monde à chaque nouvelle naissance ne peut prendre vigueur en ce monde que parce qu'il revient au nouveau venu de créer lui-même un nouveau commencement, c'est-à-dire d'agir. Dans le sens d'initiative - poser un initium - réside un élément de l'agir présent dans toutes les activités humaines qui ne dit pas autre chose que ceci : ces activités sont exercées par des êtres qui sont venus au monde par naissance et qui se trouvent conditionnés par la natalité.

Cette idée de H. Arendt s'inscrit dans la logique des religions traditionnelles pour qui, manipuler ou modifier à souhait, le vivant en général et l'homme en particulier est amoral et anéthique. C'est une menace irréversible et terrifiante contre l'avenir de l'humanité et la protection des droits humains. En fait, « la nature humaine est fondamentale pour nos conceptions de la justice, de la moralité et de la vie bonne, et que toutes ces conceptions subiront de profonds changements si cette technologie devient largement répandue » (F. Fukuyama, 2002, p.154). Cela signifie que le progrès des biotechnologies constitue un risque de destruction du patrimoine génétique en voie de légitimation qui non seulement brouillera la filiation mais également engendrera des enfants dont la nature est prédéterminée, prédéfinie par les parents. Or, « les fins morales sont « domiciliées dans la nature », inscrites dans l'être même des choses, dans l'ordre naturel du cosmos » (L. Ferry, 2006, p.109).

Si les biotechnologies prolongent la vie au point de permettre aux personnes âgées de continuer à vivre, non seulement leur entretien est coûteux pour la société, mais également les naissances connaîtront une

réduction. F. Fukuyama (2002, p.176-177) partage cette idée quand il écrit :

Si une majorité d'individu choisit, par exemple, de vivre dix ans de plus au prix d'une perte de 30% de ses fonctionnalités, c'est la société dans son ensemble qui devra payer l'addition pour les maintenir en vie. (...). Dans un scénario extrême, la prolongation indéfinie de la vie finirait par forcer les sociétés à imposer de sévères restrictions au nombre de naissances autorisées. Les soins aux parents âgés ont déjà commencé à remplacer partiellement le soin apporté aux enfants pour beaucoup d'adultes aujourd'hui.

La bonté de la nature humaine réside dans les épreuves auxquelles elle soumet l'homme de manière à le rendre plus humain et en développant en lui des aptitudes morales telles que la justice, la liberté, l'honnêteté, la paix, etc. Détruire ce fondement moral, c'est mettre fin à cette humanité qui veut se perpétuer. L. Ferry (2006, p.114), citant M. Ruse fait savoir : « ce que je veux suggérer, c'est que, pour nous rendre biologiquement altruistes, la nature nous a remplis de pensées littéralement altruistes. Mon idée est que nous avons des dispositions innées, non pas simplement à être sociaux, mais bel et bien aussi à être authentiquement moraux ».

Aujourd'hui, la morale est indignée au profit des intérêts économiques ou le commerce des organes humains, sans oublier la quête de prestige ou de réputation des chercheurs. Cette déviation du progrès scientifique incline parfois à croire que la spécialisation scientifique est source de perversion puisque

chacun s'intéresse à ce qui augmente la richesse et le confort. Personne ne se rend compte qu'il est indispensable d'améliorer la qualité structurale, fonctionnelle et mentale de chacun de nous. La santé de l'intelligence et des sentiments affectifs, la discipline morale et le développement spirituel sont aussi nécessaires que la santé organique et la prévention des maladies infectieuses (A. Carrel, 1975, p.77).

La roue scientifique ou biotechnologique, emballe le devenir de l'humanité dans des dérives où « si l'on n'y prend garde, mettront l'homme dans une particulière situation où il risque de perdre sa dignité, son sens de responsabilité, sa liberté et son humanité » (F. Dosso, 2014, p.30). Il n'est pas aisé et, il est même compliqué de

moraliser la modernité quand on sait que la tendance transhumaniste gagne du terrain lorsqu'elle se convainc de mettre fin aux pathologies héréditaires sévères. Devant ces possibilités biotechnologiques, même si « personne n'a le droit de disposer d'une autre personne et de contrôler ses possibilités d'action au point que la personne dépendante se voie privée d'une part essentielle de sa liberté » (J. Habermas, 2005, p.232), il s'impose de remédier incontestablement aux pathologies sévères car, « qui refuserait de recourir aux thérapies géniques pour guérir les maladies héréditaires lourdes, ou à des meilleurs procédés pour transplanter des organes ? » (J. Habermas, 2005, p.253). Mieux, le bébé (le transhumanisme) n'est pas à jeter avec l'eau de bain car il possède un versant positif, celui de conduire l'homme à penser dans le sens de la moralisation du progrès biotechnologique afin d'éviter l'instrumentalisation de sa nature humaine.

Pour venir à bout de cette instrumentalisation, l'homme doit prendre conscience de la voie à emprunter que lui impose l'ingénierie génétique, celle de promouvoir sa dimension morale, c'est-à-dire la valeur de sa nature fondamentale. A. Carrel (1975, p.188) nous instruit à ce sujet quand il écrit que « quand on étudie les habitants de la cité nouvelle, on réalise la nécessité pratique du sens moral. Intelligence, volonté et moralité sont des fonctions très voisines les unes des autres. Mais le sens moral est plus important que l'intelligence. Quand il disparaît d'une nation, toute structure sociale commence à s'ébranler ». Cela signifie que tout ce que produit le progrès biotechnologique n'est valable que lorsque cela est fondé sur une base morale solide. Cette morale « laisse un souvenir inoubliable à celui qui, même une seule fois, l'a contemplée. Elle nous touche plus que la beauté de la nature, ou celle de la science. Elle établit la paix entre les hommes. Elle est, beaucoup plus que la science, l'art et la religion, la base de la civilisation » (A. Carrel, 1975, 189). Or, M. Sandel dans ses objections faites au transhumanisme montre que la maîtrise sans limite des caractéristiques de l'homme conduirait à la perte de l'humilité c'est-à-dire la reconnaissance à l'égard de ce qui est donné soit par Dieu ou par la nature et même d'accepter ce qui n'est pas souhaité. L'homme perdrait également son innocence vis-à-vis de ses enfants, laquelle se transformerait en une responsabilité illimitée et enfin, la solidarité entre les hommes sera brisée pour un individualisme chronique.

Il semble évident que les hommes aspirent au mieux-être mais pas à n'importe quel prix. C'est pourquoi Habermas pense qu'il est nécessaire de limiter les manipulations génétiques aux fins thérapeutiques pour le bien individuel et collectif. Sur la base de son éthique de l'espèce humaine, il écrit :

Contre une auto-instrumentalisation eugénique de l'espèce humaine qui modifie les règles du jeu moral, (...) seuls les raisonnements d'une éthique de l'espèce humaine et d'une autoréflexion morale et qui englobent les présuppositions naturelles (...) autorisant la compréhension morale qu'ont d'elles-mêmes les personnes qui agissent de manière responsable, se situent au niveau d'argumentation qui est ici approprié (J. Habermas, 2002, p.135).

Pour être plus précis, il est important d'évaluer la question morale à l'ère moderne pour un jugement éthique au sens d'une éthique de l'espèce humaine. La technologie génétique est tenue de « respecter la valeur réflexive de l'espèce humaine, la volonté qui la caractérise et le sens moral qui l'anime » (F. Dosso, 2014, p.54).

L'on peut retenir que le progrès des biotechnologies fonde beaucoup d'espoir en ce qui concerne l'amélioration du génome humain. Cependant, il faut compter avec la philosophie comme l'indique L. Ferry, pour que ce progrès prenne une dimension plus humaine.

Conclusion

Nous pouvons retenir que le transhumanisme est un projet biotechnologique qui semble apporter un soulagement aux souffrances de l'homme, celles liées aux limites, aux imperfections, et aux incapacités physiques, cognitives et émotionnelles. Fondé sur la théorie de Darwin, principalement de la théorie de l'évolution, le transhumanisme manifeste une foi inébranlable en la perfectibilité de la nature humaine. Pour les transhumanistes, l'homme mérite le bonheur sur terre, contrairement au fixisme religieux. Mais ce progrès soulève de problèmes éthiques qu'il s'impose de résoudre à travers la bioéthique. Pour faire face aux dérives biotechnologiques, la philosophie mérite d'être mobilisée pour une évaluation juste et judicieuse, afin que la valeur de l'espèce humaine soit prise en considération c'est-à-dire une éthique de l'espèce humaine.

Références bibliographiques

- BUCHANAN Allen, 2011, *Beyond Humanity*, Oxford University press.
- CARREL Alexis, 1975, *L'homme, cet inconnu*, Paris, Plon.
- DESCARTES René, 2000, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion.
- FALOUKOU Dosso, 2014, *Habermas bioéthicien : le parvenir de la conscience de l'espèce humaine à son individualité et à sa liberté à l'ère de la manipulation de sa nature humaine*, Paris, Édilivre.
- FERRY Luc, 2006, *La révolution transhumaniste*, Paris, J'ai Lu.
- FUKUYAMA Francis, 2002, *La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnique*, Paris, La Table Ronde.
- GUILLEBAUD Jean-Claude, 2001, *Le principe d'humanité*, Paris, Seuil.
- HABERMAS Jürgen, 2002, *L'avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral ? trad.fr, C. Bouchindhomme*, Paris, Gallimard.
- , 2005, *Une époque de transitions. Écrits politiques 1998-2003*, trad.fr Christian Bouchindhomme, Paris, Fayard.
- HARENDT Hannah, 1961 et 1983, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Levy.
- LE DEVEDEC Nicolas, 2015, *La société de l'amélioration*, Paris, Payot.
- QUÉRÉ Franck, 1991, *l'éthique et la vie*, Paris, Odile Jacob.
- TSALA MBAMI André Liboire, 2017, *Biotechnologies et Nature Humaine. Vers un terrorisme ontologique ?* Paris, L'Harmattan.
- TAGUIEFF Pierre-André, 1994, « *Retour sur l'eugénisme, question de définition* » (réponse à J. Testart), *Esprit* n° 200, Paris, mars-avril.

NTELA N° 03, Vol. 1, Janvier – Juin 2022

Dans les textes de ce volume, quelles qu'en soient les approches et les orientations choisies, les auteurs s'intéressent aux sociétés africaines d'hier et d'aujourd'hui, dans leur variété identitaire, leur complexité phénoménologique et leur diversité culturelle. Tout cela pour dire que l'Afrique est une et plurielle. Les problématiques saillantes y tournent autour du développement socioculturel et économique, des religions, des croyances, de leur incidence sur l'environnement socioculturel et sur les questions d'altérité. En félicitant les auteurs pour cet investissement spirituel et intellectuel, *Ntela* souhaite une bonne pérégrination savante à ses lecteurs

Contributeurs : Komla Fademe, Sophiatou Seidou, Laurent Abé Abé, Kouakou Laurent Assouanga, Expédit Wilson Vissin, Djénan Marie Angèle Karamoko, Aris Cristel Kibamba Kikoulou, Koudou François Ozoukou, **Kadio Mathieu Angaman**, Liliane Dalis Atoukam Tchefenjem, Tiécoura Hamed Coulibaly, Yves Romaric Goli Kouassi, Anselme Mbemba-Mpandzou, Wend-Vénègda Arsène Dipama, Nome Rose De Lima Essoh, Armand Brice Ibombo, Marc Sohounnon, Foungnigué Robert Ouattara, Serge Rufin Kaya Bilala, Koffi Joachim Kotchi, Joseph Zidi, Loukou Bernard Koffi, Cintia Karen K. A. Ahouandogbo, Ayoub Lawani, Bertin Gualbert Mbani, Ali Diabiguile, Bazoumana Diarrassouba, Karidia Diomandé, Souleymane Kéïta, Belko Ouologuem, Etanislav Ngodi, Diakaridja Ouattara, Nacouma Augustin Bomba, Eric Pete, Yao Marcel Kouakou, Yéboué Stéphane Koissy Koffi, Hilaire S. Aimade, Emile Y. Atiye, N'guessan Julien Kouamé.

Infographie : Dreid Miché Kodja Manckessi

ISSN : 2789-3588